

NORD-OUEST
PRÉSENTE



Film Francophone
D ANGOULEME

SAINTE-JEAN-DE-LUZ
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

L'ASTRONAUTE

UN FILM DE
NICOLAS GIRAUD

AVEC
NICOLAS GIRAUD, MATHIEU KASSOVITZ, HÉLÈNE VINCENT,
BRUNO LOCHET, AYUMI ROUX

Durée : 1h50

DISTRIBUTION

DIAPHANA DISTRIBUTION
(en co-distribution avec ORANGE STUDIO)
155, rue du Faubourg St Antoine
75011 Paris
01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

PRESSE

Dominique Segall & Simon Blanc
01 45 63 73 04 / 06 77 11 99 08
contact@dominiquesegall.com /
sblanc@dominiquesegall.com

Matériel de presse disponible sur www.diaphana.fr



SYNOPSIS

Ingénieur en aéronautique chez Ariane Group, Jim se consacre depuis des années à un projet secret : construire sa propre fusée et accomplir le premier vol spatial habité en amateur. Mais pour réaliser son rêve, il doit apprendre à le partager...

ENTRETIEN AVEC NICOLAS GIRAUD

Après votre premier long-métrage, *Du soleil dans mes yeux*, qui était centré sur les retrouvailles houleuses entre une jeune mère et son fils, vous revenez sur le grand écran avec un film sur un rêve d'espace. Qu'est-ce qui explique ce saut entre deux univers si différents?

Je ne sais pas. Pas plus que je ne sais jamais ce qui me pousse vraiment à écrire sur tel ou tel sujet. Un jour, une idée arrive, d'abord embryonnaire. Parfois elle s'évanouit, parfois elle se développe... Sans que je comprenne exactement comment, des informations affluent, des fantasmes se créent, des sons et des images surgissent, et une histoire se dessine. J'imagine que *L'Astronaute* porte en lui mon envie de cinéma.

Doit-on en déduire qu'avant ce nouveau film, vous n'étiez pas un passionné d'aéronautique?

Pas plus que ça. Je vis en pleine campagne, entouré d'arbres. J'aime le silence et l'espace. Ceci étant dit, quoi que j'entreprenne, que ce soit jardiner ou écrire, il faut que je m'implique totalement et que j'aille jusqu'au bout. Pourquoi ai-je eu soudain besoin de parler de cette obsession jusqu'au-boutiste à travers un film sur un jeune homme habité par l'envie d'aller dans l'espace ? Franchement, cela me dépasse.

Même si c'est une fiction, on ne peut pas se lancer dans un film comme *L'Astronaute* sans un minimum de connaissances techniques et scientifiques. Comment avez-vous procédé?

La culture populaire et le rêve m'ont beaucoup apporté. Ensuite, j'ai évidemment approfondi le sujet. Par ailleurs, le producteur du film, Christophe Rossignon, est passionné par l'aéronautique. Grâce à lui, j'ai rencontré Jean-François Clervoy, un vrai astronaute, qui a eu l'amitié de considérer dès le début le projet. Mon souhait a toujours été de faire un film réaliste. J'expliquais à Jean-François que je voulais pouvoir toucher la fusée, avoir ma place dans la capsule. Je lui disais que si j'y croyais, tout le monde y croirait. Quand le travail d'écriture a été bien avancé, j'ai eu cette chance inouïe que Ariane Group m'ouvre ses portes. À partir de là, tout est devenu possible, parce que d'un seul coup, tout allait devenir réaliste, et donc exister. Comme Jim, j'ai vérifié dans le moindre détail chaque décor et costume, du choix de la maille des pulls des acteurs aux motifs serrés de la nappe cirée d'Odette, la grand-mère de Jim. J'ai sans doute été parfois «difficile», mais je voulais assumer ce film de A à Z. De ce point de vue là, je suis allé beaucoup plus loin que pour *Du Soleil dans mes yeux*.

Jusqu'où êtes-vous allé ?

C'est un peu impudique de le formuler, mais pour *L'Astronaute*, j'ai investi tout ce que j'avais. Tout. Et comme Jim, au bout d'un moment, je me suis retrouvé en difficulté financière. Christophe Rossignon, Mathieu Kassovitz, Hélène Vincent et toute l'équipe savaient que je tirais le diable par la queue pour mener à bien le projet, mais ils savaient aussi que quoi qu'ils me disent, j'irais jusqu'au bout. J'étais d'autant plus déterminé que Jean-François Clervoy, devenu le conseiller technique du film, m'avait assuré que mon projet tenait debout. Dans le film, Jim met dix ans à construire sa fusée. J'en ai mis cinq à «accoucher» du film.

Jim, c'est vous?

Une partie de moi. Tout comme l'était le petit garçon de *Du soleil dans mes yeux* interprété par Noah Benzaquen - dont la grand-mère était déjà Hélène Vincent. J'incarne Jim pour m'inscrire totalement dans le processus de réalisation. J'existe tout autant dans chacun des personnages du film et également dans tout ce qui le constitue : les arbres, les champs, la ferme, la fusée... *L'Astronaute* n'a rien d'un puzzle qui serait construit de plusieurs morceaux. Il est le résultat d'un seul geste. Mathieu Kassovitz l'a bien compris. Christophe Rossignon aussi. Merci encore à eux deux de m'avoir fait confiance.

Jim ne pouvait être joué que par vous ?

Franchement ? (Il sourit) Je ne suis pas certain que j'aurais pu supporter de le confier à quelqu'un d'autre. Je savais, à chaque seconde, ce que je voulais que Jim fasse et pense. Et puis, en tant que réalisateur et metteur en scène, cela me faisait gagner du temps. Pour beaucoup de choses dans la vie je me sens handicapé, mais sur le plateau, je suis dans ma maison.

Votre film mélange les générations. Jim, par exemple, vit avec sa grand-mère... C'est vous aussi, ce besoin d'être entouré de personnes d'âges, de culture et de milieu différents...

J'aime le partage, la transmission. Chaque génération a ses qualités. J'aime les allier. Elles apportent toutes quelque chose, un point de vue. Ma grand-mère paternelle vient d'avoir quatre-vingt-dix ans. Elle a été essentielle à ma vie de petit garçon, de jeune homme. Dans le film, c'est Hélène Vincent qui l'interprète. Hélène et moi, c'est une belle histoire. On s'aime, on se respecte, on se comprend et on aime travailler ensemble. On se fait confiance. J'ai de la chance, dans ma vie privée, j'ai une super grand-mère et dans ma vie de cinéaste, c'est Hélène Vincent qui vient illuminer mes films.

À de rares exceptions près, comme Claudie Haigneré, l'astronautique est essentiellement un univers d'hommes. Vous, vous choisissez une femme, une mathématicienne...

Même si je m'identifie souvent à des figures masculines, les femmes sont les êtres que j'admire le plus. La force de leur sensibilité me soulève. Depuis toujours je prône la puissance de la féminité. J'aime le travail de Daniel Day-Lewis pour ça depuis vingt ans... Pour en revenir au film, oui, j'ai voulu que ce soit une femme qui calcule le plan de vol de Jim. C'est elle qui donne la bonne trajectoire.

Revenons une seconde à Jim. D'aucuns vous diront peut-être qu'il a beau être bardé de diplômes, il a une candeur qui confine à de la naïveté...

Chacun a son point de vue. Ce mot ne me gêne pas. Je le trouve lumineux. Comme celui de «gentillesse», que j'aime aussi beaucoup. On peut être naïf, gentil et très intelligent. Plutôt que naïf, je dirais que Jim a ses croyances. Il croit en ses rêves. Et ces rêves l'éclairent, le guident et le portent dans sa vie. C'est vrai, c'est peut-être naïf... Quoi qu'il en soit, je trouve ça beau une personne qui a foi en ce qu'elle fait.

À un moment, le personnage d'André dit : « Regarder les étoiles, c'est bien beau, mais il ne faudrait pas oublier ce qui se passe sur terre... ».

C'est Stéphane Cabel, le co-scénariste, qui a proposé cette phrase. Elle éclaire bien la situation. Car si Jim est capable de concevoir et construire une fusée presque seul, il ne semble ni capable d'aimer une femme, ni même de s'apercevoir qu'une femme puisse s'intéresser à lui. Jim est habité par son projet. Il demeure sourd aux conseils de son père qui, enfant, avait pour sa part beaucoup souffert des obsessions spatiales de son propre père.

Vous deviez diriger un film souvent techniquement assez compliqué et en même temps, puisque vous jouiez le rôle-titre, vous tenir constamment devant la caméra. Vous n'avez jamais eu peur de ne pas y arriver ?

Le secret c'est le travail, la préparation. Et comme je vous l'ai dit plus haut, le plateau est l'endroit où je me sens le plus capable, le plus disposé à agir. Et puis, j'étais bien entouré. Le casting était sensationnel et l'équipe technique formidable. On était tous là, chaque jour pile à l'heure prévue, pour tourner le même film, chacun à son poste, ensemble. Ça donne une force insoupçonnée.

Vous réussissez à nous embarquer dans une histoire « extra-ordinaire », sans tralalas verbaux, avec une narration totalement dépourvue d'esbroufe...

Dans la vie, l'extraordinaire est souvent tapi dans l'ordinaire. Devant un hortensia, par exemple, certains ne voient qu'une plante banale, très répandue. Moi, dans ses feuilles, je vois des trésors : un veinage, une densité, du muscle, de la matière, et ça m'émerveille. C'est pareil pour beaucoup de choses dans de nombreux domaines. L'extraordinaire est partout autour de nous. Pour le débusquer, il n'est pas nécessaire de sortir le grand jeu et d'en rajouter pour en mettre plein la vue. Il suffit d'écouter, de regarder, parfois de prendre le risque de rester silencieux. C'est ce que j'ai fait pour mon film.

Une autre des singularités de votre film, ce sont ces incessants aller-retours entre le ciel et la terre. Jim rêve de s'envoler par delà les nuages, bien loin là-haut dans l'espace, mais il continue à enlacer les arbres. Pourquoi cette cohabitation permanente entre la nature et le cosmos ?

Je crois que tout est connecté. On ne s'en rend pas toujours compte, mais nous, les êtres humains, nous sommes des capteurs. On reçoit des choses, des informations, et on en émet aussi. Tout nous ramène à la Terre en même temps que tout nous porte vers le ciel. J'ai essayé de traduire, avec un minimum de commentaires, la simultanéité de ces mouvements apparemment contraires.

Une petite question sur la séquence de Jim dans la piscine. Ces séances d'entraînement existent-elles vraiment pour les astronautes ?

Les vrais astronautes subissent des entraînements bien plus importants et sophistiqués que ceux de Jim. Néanmoins ces plongées en piscine représentaient le seul moyen de me rapprocher de la réalité. J'ai suivi une formation de plongée en bouteilles et ça a été une révélation. Très vite, j'ai refusé les palmes et la bouteille dans le dos, et j'ai demandé à ce qu'on m'enchaîne lourdement et me jette au fond de l'eau avec un trousseau de 70 clés dont trois seulement pouvaient ouvrir les cadenas qui m'emprisonnaient. Ce n'était pas pour effrayer l'équipe - je savais avoir suffisamment d'énergie et d'oxygène pour m'en sortir - mais je voulais vivre cet état de stress auquel doivent répondre les astronautes en mission.

Venons-en à la réalisation. Vous faites un film sur un rêve d'espace, et en même temps, presque paradoxalement, vous n'avez pratiquement tourné que des plans serrés. Pourquoi avez-vous délaissé le ciel et les étoiles pour suivre au plus près vos personnages ?

Au début, Christophe Rossignon et moi nous sommes heurtés à ce préjugé selon lequel les « Français » ne sauraient pas faire de films sur l'espace. Plusieurs portes sont restées fermées. J'ai pourtant expliqué que je ne faisais pas un film « sur l'espace », mais un film qui « va dans l'espace ». Et qu'au-delà de ça, je faisais un film sur l'émancipation, sur le partage, sur des gens qui se regroupent autour d'un homme, d'un projet, pour grandir, mûrir et rêver avec lui. Certes le film s'intitule *L'Astronaute*, certes il comporte des séquences scientifiques et techniques, mais il raconte avant tout, je crois, une aventure dont l'objectif est d'atteindre la félicité. Il a été pensé pour réparer les frustrations, les ratés et les chagrins. À la fin, tout le monde comprend que Jim a accompli un exploit, non pour montrer qu'il est le plus fort, mais pour qu'il puisse s'affranchir de tout ce qui le plombait et l'entravait. Cela, je l'espère, devrait générer de la lumière, de la joie, de la paix et de la sérénité. L'important était moins de « spectaculariser » l'exploit spatial de Jim - qui est pourtant le moteur du film - que de montrer les sentiments et les émotions de tous ceux qui en étaient partie prenante. Et comment les capter au cinéma autrement qu'avec des plans rapprochés ? Je pense notamment au regard de chaque personnage resté au sol au moment où Jim libère les cendres de son grand-père dans l'espace. J'y vois l'incarnation d'un lien invisible nous reliant tous les uns aux autres. Un lien qui aura guidé et porté Jim tout là-haut.

Êtes-vous un humaniste ?

Je ne sais pas ce que je suis. Je préfère l'infini au défini. J'aime les êtres humains, mais je ne suis pas à proprement parler un humaniste, car je ne place pas l'homme au centre de tout. Pour moi, il fait simplement partie de la chaîne des vivants. Aujourd'hui, certains hommes se croient les rois du monde. Ils ne supportent pas de ne pas contrôler les choses. Ils veulent dominer, dompter... Le réchauffement climatique est une fièvre de la Terre. Si on ne change pas rapidement la plupart de nos comportements, elle va nous balayer. Donc l'homme, oui, mais pas pour du pouvoir. L'homme pour de la libération, de l'amour et de la paix.

La photo de votre film est magnifique. Tous les plans de ciel et d'espace sont bleutés, tous ceux qui concernent la terre, plutôt morderés...

La lumière est essentielle. Elle véhicule tout. Pour les plans dans l'espace, je voulais obtenir des noirs profonds, comme l'est le cosmos, mais avec de la brillance comme il en surgit parfois des astres quand ils s'alignent selon certains axes. J'ai eu une belle rencontre avec Renaud Chassaing, le directeur de la photographie. Je lui laissais créer la lumière - je sais la reconnaître, mais pas la construire - mais je choisissais tous les cadres, que je validais au millimètre près. Renaud a très bien accepté ma minutie, pour ne pas dire maniaquerie. Ensemble, on a cherché à révéler l'éclat, la brillance de chaque matière, aussi bien l'aluminium et l'acier de la fusée, que la mousse sur les troncs d'arbres, le givre sur la terre ou la peau des visages humains. Nous avons tourné en scope, avec une série d'objectifs sphériques qui permettent d'obtenir des effets de flare quand une lumière les traverse. Sans cesse, nous cherchions la profondeur de champ, la perspective...

Y-a-t-il des séquences qui vous ont donné du fil à retordre ?

Un réalisateur doit savoir s'adapter. Quand j'ai pu innover en matière d'images ou de sons, je l'ai fait. Pour les scènes de préparation au décollage de la fusée, qui étaient sans doute les plus difficiles à tourner pour cause de budget ultra-serré, je fantasmais un décollage de nuit sous la pluie. Mais je ne commande pas la météo. Et une fois encore, j'ai eu de la chance. Nous étions au mois de janvier, c'était la nuit, je me faisais du souci pour Hélène Vincent dont j'avais peur qu'elle prenne froid, et une pluie fine a commencé à tomber. J'ai dit : « On tourne ! On y va ! C'est maintenant ! ». Et ça a été merveilleux. Tout le monde a répondu présent. Chacun était à son poste, en bottes, à courir dans la boue... Je me souviens des visages de chacun... Il faut savoir prendre des risques.

Un mot sur la musique, très métallique et, qui évoque à la fois l'acier, le milieu interstellaire, la terre, ses remuements... bref tout ce dont vous parlez dans votre film...

Je dis toujours que l'image est le visage d'un film, le son, son corps et la musique, son âme. Le boulot du réalisateur est de faire en sorte que ces trois éléments s'emboîtent et sonnent en harmonie. Pour ce film, j'avais envie de sons synthétiques. Je connaissais le travail de Gabriel Legeleux - dont le nom de scène est Superpoze - mais lorsque j'ai découvert le clip de son titre Signal, qui débute par une vue satellite avec des coordonnées GPS, j'ai tout de suite su que je voulais travailler avec lui. Je ne le connaissais pas personnellement, mais je me suis débrouillé pour avoir son numéro. Je lui ai envoyé un texto, il m'a répondu, nous nous sommes vus et nous avons eu un coup de foudre artistique réciproque. Avec Gabriel, nous avons pensé et réfléchi la musique ensemble, mais après, c'est lui qui l'a composée. Je suis heureux car je trouve qu'elle transcende le film. Elle transcende chaque étape que traverse Jim et son équipe. Gabriel et moi avons eu le même genre de rapport que celui que j'ai eu avec Loïc Lallemand, le monteur du film, ou avec Stéphane Cabel, le co-scénariste. J'ai les idées, les images, les sons, et ensuite, nous les travaillons ensemble. Quand j'écris avec Stéphane, je me sens bien plus fort.

Vous écrivez pour des acteurs ?

J'aime les avoir à l'esprit. Hélène Vincent, Hippolyte Girardot, Anne Charrier, Féodor Atkine, Bruno Lochet, Jérémie Rénier... Une petite anecdote sur Jérémie - qui se trouve être mon meilleur ami. Il avait lu le scénario et il m'avait annoncé vouloir produire le film. Mais il n'est pas producteur ! À défaut, il avait insisté pour avoir un rôle. Ce qu'au début je lui avais refusé pour ne pas tout mélanger... Au final, alors que j'appréhendais de travailler avec un ami, l'expérience s'est révélée lumineuse.

Comment constituez-vous vos distributions?

Comme pour tout, à l'instinct. Je cherche l'harmonie. Chaque acteur a une sonorité, une couleur. C'est marrant parce que pour ce film, j'ai travaillé essentiellement avec des comédiens qui viennent du théâtre ou font de la mise en scène. C'est le cas notamment d'Hélène, d'Anne, de Féodor et d'Hippolyte. Pour le rôle d'Izumi, je recherchais une jeune comédienne d'origine japonaise. Marion Toutou, la directrice de casting, m'a alors proposé de rencontrer Ayumi Roux, et j'ai été saisi par son intelligence, sa photogénie et son talent.

Et Mathieu Kassovitz ?

Pour incarner Alexandre Ribbot, ex-astronaute de l'Agence Spatiale Européenne, je voulais une figure, un acteur à part. Mathieu l'est. Il est rapide, incisif, précis. Il a été parfait. J'ai parfois eu du mal à le faire sourire, car il déteste ça, mais comme Ribbot pour Jim, Mathieu a été présent, et tout est devenu possible.

Au bout du compte, c'est quoi, pour vous *L'Astronaute* ?

C'est un film de cinéma. Un film de grand écran. À découvrir en salle. Il n'a pas été pensé et conçu pour être regardé sur une tablette ou un smartphone. À part cela, sinon qu'il est un film sur l'amour filial et familial, sur la libération et le potentiel de chacun, et que je lui ai insufflé mon énergie, ma volonté et mes rêves, je ne sais pas trop quoi en dire, parce que je n'aime pas les classements ou les commentaires. Hélène Vincent, qui est ma muse, dit que *L'Astronaute* est une version moderne du Petit Prince. D'autres personnes ont évoqué une Pastorale. À dire vrai, je ne sais pas. Je sais juste que la force du film réside dans son pluralisme, et je suis surtout heureux d'avoir eu les moyens de le réaliser. Le cinéma est vital pour moi. Je lui dois presque tout.

ENTRETIEN AVEC MATHIEU KASSOVITZ

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Sauf à l'avoir parfois croisé sur des castings de mon père et vu dans plusieurs films en tant qu'acteur, je ne connaissais pas Nicolas. C'est son producteur Christophe Rossignon, qui m'a contacté. Connaissant ma passion pour l'espace — nous la partageons tous les deux — Christophe avait pensé que le scénario de Nicolas pourrait m'intéresser. Il ne s'était pas trompé.

Qu'est-ce qui vous avait séduit dans ce scénario ?

C'était un joli scénario, bien écrit et singulier. Alors qu'habituellement les films sur l'espace font appel à la science-fiction, L'Astronaute était basé sur le futur, plus que probable, de l'exploration spatiale. En racontant, avec réalisme et minutie comment un ingénieur arrive à réaliser son rêve d'espace, il laisse entendre que ce genre de voyage se démocratisera, que bientôt tous ceux qui le voudront, pourront aussi aller faire un tour dans le cosmos. Peut-être pas exactement comme Nicolas le décrit, mais d'une façon assez proche. J'en suis en tous cas intimement persuadé. Même si Nicolas a dû anticiper des techniques qui n'existent pas encore aujourd'hui pour réaliser la fusée capable de l'emmener dans l'espace, les licences qu'il s'est autorisées sont en harmonie avec la poésie de l'espace.

Jim, son personnage conjugué d'être à la fois pragmatique et idéaliste...

Il est en cela très proche des astronautes de métier qui doivent tous faire face à des choses très concrètes, terre-à-terre même, mais qui ont tous, parallèlement, la tête dans les étoiles. Aucun cosmonaute n'est allé dans l'espace sans en avoir rêvé.

Comment s'est passé votre tournage ?

Sans problème particulier. Faire l'acteur est un travail basique et j'aborde mes personnages... basiquement. Il y a eu, comme d'habitude, des jours « avec » et des jours « sans ». L'important est que tout le monde soit content du résultat final. Nicolas est un réalisateur qui sait ce qu'il veut. Il a une vision très précise de son film et, quoiqu'il arrive, il n'en déroge pas. On pourrait même dire qu'il est assez « obsessionnel », comme l'est d'ailleurs Jim. Mais cela ne m'a pas gêné. Mon rôle n'était pas techniquement difficile. Et j'étais dans mon élément (rire).

S'il fallait qualifier L'Astronaute ?

C'est une question qu'il faudrait poser à Nicolas, qui l'a réalisé. Je n'ai pas à porter de jugement sur les films auxquels je participe, surtout ceux où, comme celui-ci, je n'y fais que l'acteur. Ce que je peux dire c'est qu'ayant été écrit par son réalisateur (et son scénariste), L'Astronaute, est un film d'auteur. Comme son histoire n'est pas intimiste qu'elle ne déroule pas un quotidien ordinaire, qu'il a une ambition visuelle, et scénaristique par son sujet même, on peut dire que c'est un film qui a de l'ampleur. J'admire les gens qui prennent le risque de se lancer dans ce genre de film, surtout s'ils sont réussis. Et je pense que L'Astronaute est à la hauteur des espérances de Nicolas.

ENTRETIEN AVEC HÉLÈNE VINCENT

Quelle a été votre réaction devant le scénario de Nicolas?

J'ai été happée dès ses premières lignes et ne l'ai plus lâché. Je l'ai lu d'une traite, sans en perdre un mot, un peu comme on le fait avec un bon roman. Quand je l'ai eu achevé, je me suis dit que ce scénario magnifique allait donner lieu à un film formidable et que je devais absolument le faire. Contrairement à ce qui arrive souvent avec les textes qu'on m'envoie, cette seule lecture a suffi à me décider. J'ai appelé tout de suite Nicolas pour le lui dire.

Qu'est-ce qui vous avait tant captivée ?

Cette histoire avait la force de celle avec laquelle Nicolas traverse sa vie d'amoureux fou de cinéma. Elle était pour moi comme une métaphore du chemin qu'il se trace dans « son » monde imaginaire, avec une détermination et une minutie incroyables. Et puis j'avais aussi beaucoup aimé ce personnage de grand-mère qu'il me destinait et dont il m'a révélé plus tard qu'il l'avait écrit pour moi. C'est une grand-mère comme on voudrait qu'elles soient toutes, aimante, généreuse, ouverte et sans jugement. Elle est totalement en empathie avec son petit-fils qu'elle écoute et adore autant qu'il l'adore et l'écoute. La relation d'amour réciproque, qui s'exprime entre ces deux êtres-là avec peu de mots est très belle. Elle m'a d'autant plus touchée qu'elle est à l'image de celle que Nicolas et moi entretenons, à distance. Même si hors plateau, nous nous voyons peu, en l'espace de ses deux films, Nicolas est devenu pour moi comme un petit-fils.

Pourquoi vous émeut-il autant ?

Nicolas est très proche du Jim de son film. Il en a le caractère, la séduction, l'authenticité, les excès, le cran et la folle énergie. Il m'évoque beaucoup Albert Dupontel que je regardais avec des yeux ronds comme des soucoupes lors du tournage de *Bernie*, subjuguée par sa façon d'empoigner les problèmes. Nicolas exerce sur moi le même genre de fascination. J'admire les gens comme eux, sans limite et qui soulèveraient le monde pour que les choses arrivent comme ils les ont voulues et rêvées. Leur folie m'emporte. Ce sont de vrais artistes. Quelle que soit la place qu'ils me proposent dans leurs projets, je fonce, je ne peux pas leur résister. Au cinéma, contrairement au théâtre d'où je viens, les rencontres sont brèves. Mais quand elles sont intenses, elles sont inoubliables.

Revenons au scénario de *L'Astronaute*. Vous êtes-vous à un moment posé la question de sa crédibilité ?

Pas un seul instant. Après tout, en général dans la vie, quand on tente une expérience, on prend des précautions, mais on ne se pose pas la question de la crédibilité. On y croit et on se lance. Les découvertes sont souvent le fruit de délires imaginaires et/ou d'aventures déraisonnables. C'est vrai pour le cinéma, l'électricité, l'avion, et des milliers d'autres choses ... Pour moi, la crédibilité du scénario est dans la force de conviction que Nicolas lui a insufflée. Et puis, tout de même, je connais suffisamment Nicolas : je me doutais bien qu'il n'aurait pas écrit ce film sans aval scientifique.

Sur le plateau, quel genre de réalisateur est-il ?

Je vous surprendrais si je vous disais qu'il est différent de l'homme qu'il est dans la vie. Il est aussi habité, aussi passionné, aussi minutieux et aussi exigeant. Il a l'œil à tout et ne cède sur rien. Avec lui, impossible d'avoir des relations en demi-teinte. Quand il arrive sur le plateau, il a tout dans la tête : la musique, la lumière, le rythme, les cadrages et le ton de la scène. Il a une idée très précise de la façon dont les acteurs doivent jouer, ce qui peut rendre parfois les relations compliquées. Personnellement, comme j'ai besoin d'être dirigée, me frotter à l'exigence obsessionnelle d'un réalisateur ne me dérange pas du tout. Au contraire : on trouve toujours une grande liberté de jeu dans la contrainte.

Sur le plan technique, *L'Astronaute* était assez compliqué à réaliser. Avez-vous été étonnée par le fait que Nicolas soit des deux côtés de la caméra ?

C'est le contraire qui m'aurait surpris. Nicolas est un homme entier et un artiste complet. Sur un tournage, il est à la fois chef d'orchestre et homme-orchestre : il occupe tous les postes, est présent sur tous les espaces, y compris donc celui du jeu. Ce n'est ni de la frime de sa part, ni de la vanité, ni de l'orgueil, ni de l'abus de pouvoir. C'est juste viscéral et organique.

Y a-t-il eu des scènes plus délicates à tourner pour vous ?

Non. Je me doutais bien que ce serait par les regards échangés avec Jim que la relation existerait entre les deux personnages. J'avoue que j'ai connu plus difficile dans mon métier que de regarder jouer Nicolas (rire), d'autant qu'il est aussi un comédien rare. Les seuls moments un peu plus compliqués, pas seulement pour moi mais pour toute l'équipe, acteurs et techniciens, ont été ceux du décollage de la fusée. On n'avait pas les moyens de remettre les séquences au lendemain. Il faisait un froid de canard, il pleuvait et on nageait dans la boue. On n'en menait pas large. Ça a été costaud, mais on y est arrivé.

Dans quelle catégorie de films rangeriez-vous *L'Astronaute* ?

Les deux longs métrages que Nicolas a tournés sont si personnels qu'il faudrait ouvrir une catégorie uniquement pour lui (rire). *L'Astronaute* n'a rien à voir avec les « blockbusters » américains sur l'espace. Malgré ses passages assez réalistes, il n'a rien de commun non plus avec les documentaires scientifiques. Et comme le moteur de son scénario n'est pas le rebondissement, il n'entre pas non plus dans la case « films d'action ». Nicolas a pris son temps pour raconter son histoire. Il l'a ancrée sur la terre, avec beaucoup d'êtres humains, très différents, mais il l'a racontée, la tête dans les étoiles, le « nez au ciel », comme l'écrivait Jacques Brel dans *Amsterdam*. Je ne connais aucune histoire qui lui soit approchante.

Selon vous, à qui s'adresse ce film ?

Comme à mon sens, il appartient à la fois au film d'auteur (dans sa singularité), et au film populaire (son accessibilité), je pense qu'il s'adresse à tout le monde. Personne ne devrait résister à cet *Astronaute* qui raconte la réalisation du rêve d'un idéaliste tendrement obstiné, sans esbroufe visuelle ni grandiloquence oratoire.

ENTRETIEN AVEC JEAN-FRANÇOIS CLERVOY

Quelle est votre réaction quand Christophe Rossignon vous parle du projet de Nicolas Giraud ?

Ça me paraît un peu fou, mais je suis curieux de savoir comment un cinéaste va réussir à rendre vraisemblable la réalisation d'un fantasme qu'ont de nombreux passionnés : s'aventurer seuls, dans l'espace, au moyen d'une fusée personnelle. J'emploie le mot fantasme à dessein, car dans l'état actuel des techniques spatiales, il n'est pas pensable qu'un particulier, même féru d'astronautique et aidé par une petite équipe de professionnels, parvienne à construire un vaisseau spatial orbital qui plus est à un seul étage. Le point qui rend ce projet très intéressant à l'astronaute que je suis, est d'apprendre de la bouche de Christophe Rossignon que Nicolas Giraud a l'intention d'écrire une histoire la plus vraisemblable possible et pour cela, qu'il tient à ce que son héros soit, non pas une sorte de professeur Tournesol (comme dans Tintin), mais un authentique ingénieur en propulsion spatiale qui travaille avec des pros.

Petite parenthèse. Malgré tous les progrès en la matière, pourquoi est-il encore impossible aujourd'hui d'envoyer une petite fusée dans l'espace ?

La réponse est un peu technique. Schématiquement, une fusée comporte deux parties : Une partie supérieure, qui transporte des astronautes et/ou du matériel pour les mettre en orbite terrestre, et une partie inférieure contenant le carburant et les moteurs qui doivent assurer la propulsion de cette fusée avec une puissance suffisante pour lui faire atteindre la vitesse orbitale, soit 28.000 km/h. De tous les équipements d'une fusée, le système de propulsion est non seulement financièrement le plus coûteux, mais il est aussi techniquement le plus pointu à mettre au point, car pour atteindre leur objectif de vitesse de 28 000 km/h, les moteurs qui le composent doivent développer une puissance considérable. Pour vous en donner une idée, la navette spatiale américaine, dans laquelle j'ai volé 3 fois, produisait deux minutes après son lancement une puissance mécanique de 45 Gigawatts. Cela correspond, sur un instant précis, à l'équivalent de la demande de puissance électrique de la France entière. C'est colossal. Dans le cas des fusées, on est obligé d'avoir recours à plusieurs étages de propulsion qui seront largués par étapes, quand chacun aura fait son office, allégeant d'autant le poids restant de la fusée qui doit continuer à accélérer. Le nombre de ces étages, deux ou trois, est fonction de la masse de la charge à mettre en orbite et de son altitude. On ne sait pas faire autrement compte tenu des performances des carburants et des moteurs disponibles aujourd'hui. Que la fusée de L'Astronaute qui n'en comporte qu'un, réussisse quand même à mettre sa capsule sur orbite relève donc pour l'instant de la fiction. Cette mise au point sur le carburant étant faite, je précise que pour le reste, le film est, dans son ensemble, sur le plan technique, exact.

Nicolas Giraud est un passionné d'astronautique, mais il n'en est pas un professionnel. Vous avez été son conseiller technique. De quelle manière êtes-vous intervenu ?

En amont de l'écriture de son scénario, nous avons eu avec Nicolas plusieurs réunions au cours desquelles je lui ai donné des informations sur les types de propulsion et de trajectoires des vols spatiaux. Et je lui ai dit qu'à partir de ces données, s'il voulait que son histoire de décollage d'une fusée à un seul étage soit crédible et réaliste, le seul point sur lequel il allait pouvoir donner cours à son imagination, c'était celui de la mise au point d'un nouveau carburant d'une performance jamais encore égalée. Pendant la phase d'écriture, mon rôle a été de répondre à toutes les questions techniques et scientifiques qu'il se posait. Nous avons alors beaucoup échangé par SMS ou par emails. Plus tard, quand j'ai lu le scénario, je me suis dit : « c'est dingue, mais c'est chouette ». Nicolas avait tout fait pour respecter au maximum la réalité de la préparation et du lancement d'une fusée dans l'espace.

J'étais en relation directe avec Christophe ou Nicolas pendant le tournage, notamment pour les séquences d'essais et de lancement de la fusée où nous échangeions à distance pour commenter des séquences vidéos, puis je me suis rendu sur place pour la scène de la sortie de Jim dans l'espace. Les prises de vues étaient techniques et concrètes. On a beaucoup discuté sur une multitude de détails : par exemple sur la combinaison, ou sur la vision de la terre quand on est en orbite, comment reproduire le champ de vue, son défilement, son ensoleillement ? Etc. On a cherché à être visuellement le plus

vraisemblable possible. Seule la distance de sécurité des personnes autorisées à assister aux essais du moteur n'est pas conforme à celle de vrais essais. Alors que dans la réalité, en raison du danger potentiel, elle est au moins égale à 1 km, dans le film, elle est de 30 mètres. Mais, pour des raisons de prises de vue, il était impossible de faire autrement. Ce n'est pas choquant. Ce petit arrangement avec la réalité est d'autant moins grave qu'au-delà de son enveloppe technique, reconstituée de manière très rigoureuse, *L'Astronaute* est avant tout le récit d'une aventure humaine. La vision du premier montage du film m'a bouleversé. Voir Jim se préparer puis réussir son vol dans l'espace m'a fait revivre ce que j'avais ressenti lors de mes propres missions spatiales.

Avez-vous été surpris qu'un cinéaste « généraliste » s'embarque, pratiquement seul, dans un film de fiction scientifique pour raconter la réalisation d'un rêve d'espace ?

Cela aurait pu m'étonner de n'importe quel cinéaste, mais pas de Nicolas, qui est loin de l'image qu'on se fait habituellement des réalisateurs. D'abord c'est un passionné d'espace et il a de bonnes connaissances en matière de propulsion. Ensuite, il est enthousiaste, porté, emporté même, par ses idées. Nicolas est quelqu'un qui est dans la transcendance, à la limite du mystique, il est sensible à la connexion invisible aux choses. Au-delà des aspects techniques, je lui ai fait voir un documentaire sur un astronaute américain qui ne ressemble pas aux autres et qui, incroyablement, se ressourçait aussi comme le fait Jim, l'astronaute du film, en se connectant aux arbres. Je lui ai aussi parlé de mon rôle de coach du troisième groupe d'astronautes de l'ESA après avoir été membre de leur jury de sélection. Ces éléments ont probablement nourri la réflexion de Nicolas, dans la personnalité de Jim et dans l'intervention d'un ancien astronaute, un peu décalé mais compétent, joué admirablement par Mathieu Kassovitz.

En dehors de l'émotion que vous avez éprouvée en regardant son film, vous êtes-vous senti proche de Nicolas ?

Nous nous sommes tous les deux découverts des affinités communes, dès notre premier entretien, notamment sur la relation que nous entretenons l'un et l'autre avec l'invisible et le surnaturel. Comme l'astronaute américain du documentaire évoqué précédemment, comme Jim et... comme Nicolas, j'aime, moi aussi, me sentir connecté à la nature. A chacun de mes trois voyages spatiaux, j'ai été ému aux larmes en regardant la terre. Et je crois que je l'aurais été de la même façon à la quatrième et aux suivantes. Quand je suis là-haut, c'est extrêmement fort. Nicolas et moi avons souvent parlé tous les deux de cette attraction que nous avons simultanément pour la terre et le ciel. Nos conversations sont souvent liées au monde de l'impalpable.

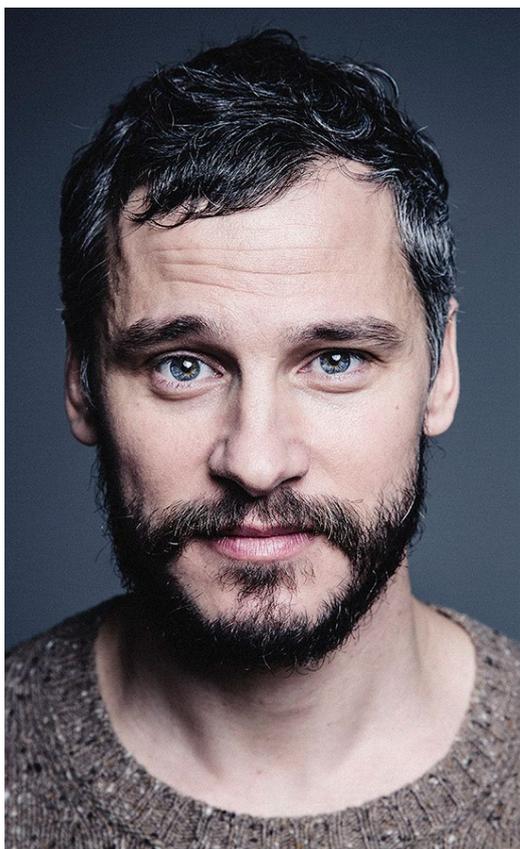
Êtes-vous un cas particulier parmi les ingénieurs en astronautique ?

Nous sommes tous différents, mais 90 % d'entre nous et de ceux qui travaillent dans l'aérospatiale sont des passionnés. Ils ne font pas ça pour de l'argent, ils ne comptent pas leurs heures. Ce sont souvent des idéalistes. La plupart d'entre nous construisions déjà dans notre enfance des micro-fusées. Et si certains postulent, adultes, pour aller dans l'espace, c'est avant tout pour concrétiser leur rêve et d'une certaine façon aussi pour quelques-uns une manière de se connecter avec l'invisible, c'est-à-dire le cosmos. Je me démarque probablement en sortant plus facilement de la démarche cartésienne habituelle de l'ingénieur rigoureux que nous sommes tous.

À votre avis, à qui s'adresse *L'Astronaute* ?

D'abord à Nicolas. Il avait un besoin organique de faire ce film. C'était sans doute pour lui comme une thérapie personnelle. Mais il l'a fait avec son talent d'acteur et de réalisateur, dans les règles de l'art, pour qu'il touche le grand public, sans pour autant faire la moindre concession pour « racoler » ce dernier, ni même le flatter. Son film est à la fois simple, ambitieux, sensible, et philosophique. Il est une démonstration que la passion pousse à faire des choses incroyables. Nicolas aurait pu le faire se dérouler dans un autre milieu, celui des sous-marins par exemple, car le monde des grands fonds est lui aussi très mystérieux. Mais il l'a ancré dans l'astronautique et c'est en cela qu'il me touche particulièrement. Et puis, sur le fond, il est le premier cinéaste qui ose anticiper un futur possible dans cet univers, ce qui donne à son film son côté « inouï », c'est-à-dire, jamais vu. *L'Astronaute* s'adresse aussi bien entendu à tous les passionnés d'aventures spatiales, à tous les curieux qui veulent s'initier sous une forme divertissante et exaltante à la conquête spatiale et enfin, bien sûr, à tous ceux qui aiment le bon cinéma.

BIOGRAPHIE



© François Berthier

Nicolas Giraud débute au cinéma devant la caméra de Bruno Podalydès dans **Liberté-Oléron**. Sa rencontre avec David Oelhoffen pour les besoins du court métrage **Sous le bleu** est décisive. Le jeune comédien est alors récompensé au Festival du Court Métrage de Lille. Leur collaboration se poursuit avec **Nos retrouvailles** pour lequel il reçoit le Prix d'Interprétation Masculine au Festival de la Réunion. Dans **Comme une étoile dans la nuit** de René Féret, il bouleverse critique et public en jeune homme atteint de la maladie de Hodgkin. On le retrouve dans le film de Jean-Xavier de Lestrade **Sur ta joue ennemie** et la superproduction **Taken** de Pierre Morel. Après **Vertige** et **Je ne dis pas non**, il est convié par Luc Besson à vivre **Les aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec**, d'après la bande-dessinée de Jacques Tardi. Il retrouve René Féret pour **Nannerl, la sœur de Mozart** et rejoint Catherine Frot au casting de **Coup d'éclat** de José Alcala. Il retrouve Jacques Gamblin et Denis Podalydès dans **Le Premier Homme** de Gianni Amélio, accompagne Karine Silla dans son premier film **Un baiser papillon** et part **Voir la mer** pour Patrice Leconte. Il participe ensuite aux **Tribulations d'une caissière** filmées par Pierre Rambaldi et visite **Les Jardins du Palais Royal** en compagnie de Luca Guadagnino. Il joue également dans la fresque **Ce que le jour doit à la nuit** d'Alexandre Arcady et surprend dans le film d'horreur **Aux yeux des vivants**. Après **Géographie d'un coeur malchanceux**, il incarne le rôle-titre de **Anton Tchekhov – 1890** de René Féret et connaît les affres

de la Grande Guerre dans **Les Gardiennes** de Xavier Beauvois. Artiste talentueux et polyvalent, Nicolas Giraud ajoute une nouvelle corde à son arc comme auteur et réalisateur. Son court métrage **Faiblesses** est salué à la Semaine de la Critique du Festival de Cannes 2009. Il passe avec succès au long métrage grâce à l'émouvant **Du soleil dans mes yeux**, adapté du roman **L'impureté d'Irène** de Philippe Mezescaze. Sur le petit écran, il participe aux téléfilms **La Petite Fadette** de Michaëla Watteaux, **Candidat libre** de Jean Baptiste Hubert, et devient braqueur altruiste dans **Robin des pauvres** de Frédéric Tellier. On le remarque aussi dans **Le Général du roi** de Nina Companeez. Sur scène, il s'invite dans **Le Squat** de Jean-Marie Chevret au Théâtre Édouard VII avant d'être dirigé par Ladislav Chollat dans **Je ne serai pas au rendez-vous** de Patricia Haute Pottier aux Mathurins.

En 2020, il se lance à l'assaut de son second long métrage **L'Astronaute**.

LISTE ARTISTIQUE

Jim Desforges	Nicolas GIRAUD
Alexandre Ribbot	Mathieu KASSOVITZ
Odette Desforges	Hélène VINCENT
André Lavelle	Bruno LOCHET
Izumi Sayako	Ayumi ROUX
Monsieur Dominique	Hippolyte GIRARDOT
Gérard Desforges	Jean-Henri COMPÈRE
Sylvie Desforges	Carole TRÉVOUX
Eva Veredia	Anne CHARRIER
Capitaine Muller	Jéréemie RENIER
Hector Fernbach	Féodor ATKINE



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Nicolas GIRAUD
Producteurs	Christophe ROSSIGNON et Philip BOËFFARD
Scénario	Nicolas GIRAUD et Stéphane CABEL
Producteur associé	Pierre GUYARD
Productrice exécutive	Eve FRANÇOIS-MACHUEL
Image	Renaud CHASSAING
Montage image	Loïc LALLEMAND
Assistant réalisateur	Euric ALLAIRE
Scripte	Olivia BRUYNOGUE
Régie	Laurent WEITMANN
Chef décorateur	Yann MEGARD
Ingénieur du son	Philippe VANDENDRIESSCHE
Costumes	Anne-Sophie GLEDHILL
Directeur de production	Philippe HAGEGE
Directeur de post-production	Julien AZOULAY
Casting	Marion TOUITOU
Une production	NORD-OUEST FILMS
En coproduction avec	ORANGE STUDIO, ARTEMIS PRODUCTIONS, FRERES ZAK
Avec la participation de	OCS
En association avec	PALATINE ETOILE 18, COFIMAGE 32, CINEAXE 2, SG IMAGE 2019, INDÉFILMS 10
En coproduction avec	PROXIMUS, SHELTER PROD
En association avec	TAXSHELTER.BE & ING
Avec le soutien du	TAXSHELTER du GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
Avec le soutien	DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC DU DÉPARTEMENT DE L'EURE DE ARIANEGROUP
Distribution salles	DIAPHANA / ORANGE STUDIO
Ventes internationales	ORANGE STUDIO
Attaché de presse	DOMINIQUE SEGALL